

# JACQUES BARTH

(Promotion 1912-1913)

NOTICE PAR M. ANDRÉ MORIN

---

Le 30 octobre 1914, vers 4 heures du soir, dans le Quesnoy-en-Santerre, repris par lui, le sous-lieutenant Jacques Barth fut frappé à dix mètres des mitrailleuses allemandes, à la tête de sa section qu'il avait entraînée à un nouvel assaut.

Il n'avait pas fait trois mois de campagne, mais en ce court laps de temps il avait donné la mesure d'un grand caractère; il s'était accommodé aux fatigues surhumaines de la guerre de mouvement; par le sens du devoir et par la foi patriotique, cet intellectuel élégant et raffiné s'était amalgamé à ne faire qu'un avec les braves hommes dont il était le chef au 315<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

En août 1914, Jacques Barth rejoignit ce régiment, de l'Orne où il avait déjà commencé ses vacances. Il ne fut pas jeté tout de suite dans la tourmente et connut les impatiences des héroïsmes pressés. Enfin, après quelques jours d'attente en réserve où l'inaction, le manque de nouvelles déforment les événements et crispent les nerfs, la retraite de la Marne l'engagea peu à peu dans la lutte, sur une ligne où son unité avait mission d'arrêter l'envahisseur.

Le 14 septembre, Barth savoura l'orgueil de la victoire : « J'ai vu, écrit-il à ses parents, le feu pour de vrai et mes premiers regards ont vu fuir les Allemands. C'est une sensation inoubliable de voir l'infanterie amie en pleine re-

une génération, parce que, comblé des plus beaux dons naturels, il s'est, en même temps, trouvé dans un milieu et il a reçu une éducation qui lui ont permis de développer harmonieusement et au plus haut point chacune de ses qualités sans être emporté à des curiosités ou à des essais, dont on dit par excuse qu'ils donnent l'expérience, mais qui retardent, diminuent ou ternissent ceux qui y cèdent.

Il appartenait à une de ces familles parisiennes solides de traditions, fortement chrétiennes, ouvertes à toutes les idées généreuses, curieuses de toutes les connaissances humaines, mais jalouses de leur vie affective. Là, protégées par l'amour attentif d'un père, les délicatesses infinies d'une mère, s'ouvrent des âmes enfantines, comme des fleurs suaves dans ces jardins qui, au cœur de la capitale, restent ignorés du passant et séparés du tumulte des rues.

Quand la porte s'en entr'ouvrit sur le collège Stanislas, puis sur Louis-le-Grand, Jacques Barth fut l'élève d'élite auquel les professeurs s'attachent avec complaisance pour se consoler et se justifier de ne pouvoir connaître et pousser tous les autres. Il enleva en un an la licence de lettres. Il fit alors son droit. Il entra à l'École des Sciences politiques, y fournit un labeur acharné et en sortit premier.

L'heure était venue de choisir une carrière. Il aurait aimé, dit-on, entrer dans la diplomatie où son savoir, sa réserve et sa distinction lui auraient permis la plus brillante carrière. Afin de ne pas quitter des parents dont le bonheur journalier était fait de sa présence, sans que ceux-ci aient connu un sacrifice qu'ils n'auraient pas permis, il s'inscrivit au Barreau. Dès le premier concours, il a l'infortune d'arriver au Secrétariat de la Conférence, où un heureux échec lui aurait sans doute assuré, l'année suivante une des toutes premières places. Mais vous entendez que ce ne sont pas ses camarades de promotion — ni lui, dont la modestie égalait le mérite — qui se sont plaints.

Nous sommes en 1912. Jacques Barth n'a que vingt-cinq ans; déjà se réalisent toutes les promesses qu'il donnait.

Il est, le samedi, à la Conférence du Stage un juge attentif — tous le sont — et bienveillant, — c'est plus rare, — aimant et cherchant chez les autres ses propres qualités, la droiture, l'honnêteté, la courtoisie. Les sujets qu'il choisit sont presque tous inspirés par quelque affaire du moment, mais il se pique de ne les considérer qu'au point de vue général. C'est ainsi qu'après avoir proposé le procès même de Sœur Candide et de San Salvador, à peine alors jugé, il ajoutait, en toute sincérité, sinon en toute vérité : « La Conférence, dédaigneuse de l'actualité, est sans indulgence pour l'inutile anecdote. »

Les cinq premiers jours de la semaine, il se familiarise sous l'égide de M<sup>e</sup> Lavolée, avec la procédure; ce n'est cependant pas là le terrain qui lui plaît le plus. Les problèmes internationaux, les affaires publiques, la politique l'attirent.

A la *Revue des Sciences politiques*, il donne des articles étudiés, documentés, fortement pensés, singulièrement perspicaces sur les événements du jour et même du lendemain. La question d'Orient, l'Allemagne et la crise Balkanique, l'Allemagne et la question marocaine, l'Allemagne et l'Alsace-Lorraine, les événements de Saverne, les armements allemands, la Triplice en Méditerranée, autant d'articles où ce jeune homme voit aussi clair que bien des économistes de longue carrière. C'est lui au reste qui, à la fin d'août 1914, alors que tous autour de lui, sur la foi de ces prophètes, parlaient pour une guerre de trois mois, écrira qu'il voit la guerre longue et la campagne d'hiver certaine.

La plume ne lui suffit pas. Pour s'exercer à la parole publique, il s'inscrit à la Conférence Molé. On y a conservé le souvenir de deux de ses discours, celui qu'en 1913, son instinct de Français patriote lui fit improviser sur « la loi de trois ans », et l'intervention où ce catholique convaincu s'attaqua au dogme de la neutralité scolaire avec le seul secours d'une psychologie impitoyable.

Une nouvelle étape fut franchie. Du périodique où l'on

écrit à loisir, de la conférence où l'on fait du parlementarisme pour rire, Barth, quelques mois avant la guerre, se lança dans la lutte politique. De toute son ardeur intranquillante, sans craindre le ridicule ni l'inutile effort, contre un homme d'État dont, malgré quelques fissures, les assises paraissaient inébranlables, dans le fief où celui-ci restait intangible, il osa se dresser et faire campagne. Afin de le renverser immédiatement? Non, sans doute, mais pour faire entendre qu'en France tous ne se courbent pas devant l'intelligence, ni devant la puissance, si l'une n'est qu'un moyen et l'autre n'est qu'un but pour une ambition qui n'a d'autre fin qu'elle-même.

La politique, Barth croyait, malgré des exemples contraires, qu'on la peut faire honnête; et il aurait marché sur les traces d'hommes qui sont la démonstration vivante et glorieuse de ce que peuvent les grandes intelligences et les esprits désintéressés, tout entiers au service d'un pays qu'ils illustrent et incarnent.

Par une autre voie, celle du sacrifice sans réserve, Jacques Barth est arrivé à cet épanouissement total dont la mort ne peut empêcher le rayonnement, ni même l'oubli, car, après nous, les gardiens de son souvenir, la vertu de son labeur et de son héroïsme se perpétuera, fondue dans tous les efforts des ouvriers ignorés, dans toutes les morts des soldats inconnus, conditions immortelles des progrès futurs.